

Salut et guérison

par Mgr Raymond CENTÈNE, Évêque de Vannes

Avec le développement, au siècle dernier, des sciences humaines, et tout particulièrement de la psychologie, le bien-être, aussi bien corporel que psychique, est apparu comme une nécessité, un impératif, une finalité. Ce bien-être est associé, voire identifié au bonheur.

C'est par lui que l'Organisation Mondiale de la Santé a défini la santé dans le préambule de sa Constitution signé le 22 juillet 1946 par les représentants de 61 États: « *La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* ».

La recherche de cet « état de complet bien-être » passe aujourd'hui souvent par une introspection, une volonté de se connaître afin de mettre un nom sur les causes des blessures intérieures et ainsi de les guérir.

Cette recherche passe aussi, pour certains, par des pratiques spirituelles, catholiques ou pas, chrétiennes ou pas, comme on en voit se développer dans les courants du « New Age », exotiques, ésotériques, par le recours aux traditions orientales ou à la sophrologie qui consiste à favoriser la résolution de désordres (psychiatriques, physiologiques, existentiels), permettant de développer une personnalité plus harmonieuse, par la conscience de soi et le renfort des structures positives. En ce sens, elle va s'intéresser à l'étude de la conscience individuelle, dans une approche phénoménologique qui tient compte de l'historicité de chacun.

Cette recherche passe également, pour d'autres, par des méthodes inspirées de la psychanalyse qui consiste à relire son histoire afin d'y découvrir, cachées dans le subconscient, les causes passées des blessures actuelles, a contrario de l'anamnèse qui consiste à relire son histoire afin d'y découvrir les merveilles que Dieu y a opérées pour nourrir notre foi et fortifier notre espérance.

Nous devons veiller à apprécier ces méthodes, qui peuvent être bonnes, avec sagesse et prudence, car nous touchons là à un domaine complexe où le souvenir peut se mêler à l'imagination, nous faisant ainsi entrer dans un processus d'accusation contre le responsable réel ou supposé de nos blessures. En effet, la recherche d'un coupable peut devenir obsessionnelle et nous empêcher de faire la vérité sur nos propres manquements qui sont la seule entrave à notre conversion et donc à notre salut.

Au sein de l'Église, depuis quelques décennies, nous voyons apparaître et se multiplier des sessions visant à obtenir la guérison des blessures par les moyens de l'accompagnement spirituel et/ou psychologique, et de la prière, invoquant particulièrement la troisième Personne trinitaire : l'Esprit-Saint.

Il m'a semblé pertinent de mettre cette notion de guérison en lien avec le mystère du Salut, qui donne l'orientation et le sens de la vie des chrétiens. Offert par Dieu à tout homme, le Salut est opéré par l'incarnation du Verbe, par sa mort sur la croix et sa résurrection.

En effet le Salut et la guérison des blessures ont un lien particulier dans la mesure où ils tendent tous deux à libérer la personne humaine de ses entraves d'ordres corporel, psychique ou spirituel.

Mais le fait d'affirmer ce rapport de proximité entre le Salut et la guérison ne doit pas nous dispenser d'opérer les distinctions nécessaires sous peine d'une confusion périlleuse. D'autant plus périlleuse qu'il est ici question de la santé psychique mais aussi spirituelle des personnes, et par conséquent de leur finalité ultime, la vie éternelle.

En ce domaine, comme en tant d'autres mais spécialement en ce domaine, nous devons absolument éviter de jouer les apprentis-sorciers et avoir toujours à l'esprit la très célèbre maxime latine : « *In Medio stat virtus* ».

Oui, la vertu se tient au milieu. Loin d'être l'invitation à un consensus mou ou l'appel inconditionnel à un extrémisme centriste, cet adage nous rappelle, qu'en toutes circonstances, il nous faut prendre en compte les différentes réalités qui concernent la personne humaine et les remettre en perspective les unes par rapport aux autres, chacune à sa juste place : nature, grâce, volonté, passion, affect, psychologie, spirituel, raison, for interne, désir, morale, foi, tendance, sentiment, liberté, âme, habitus, blessure, circonstance, croyance, maladie, for externe, conditionnement, corps, influence, libre-arbitre, conscience etc.

C'est à dessein que, dans cette liste largement non-exhaustive, je n'ai pas fait de classement hiérarchique ou de regroupement thématique de toutes ces réalités qui touchent à la complexité de l'être humain. Je ne les traiterai pas toutes dans cet exposé, mais je voulais simplement montrer ici que les paramètres sont extrêmement nombreux.

Si neuf ans d'études, au minimum, sont nécessaires à un médecin pour engranger suffisamment de connaissances concernant le mécanisme biologique afin de prodiguer les soins nécessaires, combien plus faut-il être prudent et bien armé lorsqu'il s'agit des réalités non matérielles.

Commençons donc par distinguer et définir les termes de Salut et de guérison.

La Conférence des évêques de France, sur son site Internet, définit le Salut comme la « *libération définitive du mal et la communion complète avec Dieu* ». Le Salut se vit pleinement dans l'éternité, après la mort, mais il s'acquiert durant notre pèlerinage terrestre par la foi et par nos actions qui sont la mise en œuvre de la foi.

La guérison, quant à elle, consiste en la délivrance d'un mal par des soins appropriés. Ce mal peut-être d'ordre physique, psychique ou spirituel.

Il convient ici de bien distinguer les blessures d'ordre psychologique et celles d'ordre spirituel. En effet, les seules blessures qui nécessitent une guérison pour parvenir au salut sont les blessures spirituelles causées par notre propre responsabilité, c'est-à-dire nos péchés, notre détournement libre et volontaire de l'amour de Dieu et de son infinie miséricorde.

Toujours sur le site de la Conférence des évêques de France, il est dit que la guérison spirituelle « *consiste à rendre la paix intérieure et à réconcilier la personne avec Dieu* ». La guérison spirituelle n'est donc pas tant l'affaire d'une blessure dont il faut trouver les causes pour la soigner que d'un acte libre de la volonté qui décide de revenir vers Dieu.

On parlera donc plus volontiers de conversion que de guérison.

Ainsi, le Salut dépend bien de la guérison spirituelle, mais comme acte libre et volontaire d'un abandon à la grâce divine.

D'autre part, il y a certaines blessures spirituelles dont on ne doit surtout pas chercher la guérison et qui malgré tout font souffrir. Ce sont les blessures dont Dieu lui-même peut être à l'origine et que l'on appelle les « **blessures d'amour** ».

Le Dictionnaire de spiritualité les définit ainsi : « *Les écrivains spirituels donnent à l'expression blessures d'amour tantôt un sens large, tantôt un sens strict. Au sens large, ils désignent ainsi des grâces variées mais qui toutes entraînent une souffrance: grâces ordinaires ou éminentes, s'échelonnant depuis la plus petite, causée par le regret des fautes passées, jusqu'à la transverbération, faveur mystique très haute, réservée aux âmes prévenues à l'union transformante. Au sens strict, cette appellation est réservée à une grâce spéciale, nettement déterminée [...] qui appartient aux purifications passives de l'esprit. Sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix l'ont analysée avec précision.* »

Voici ce que dit Giovanni-Battista Scaramelli, jésuite du XVIII^e siècle, à propos des « blessures d'amour » : « [...] Une touche enflammée et brûlante d'amour par laquelle Dieu élève subitement l'âme à la possession affective et sentie de lui-même, et se retire aussitôt [...] Pareil à un trait de feu qui éclaire et brûle en même temps, il donne à l'intelligence une connaissance plus vive des perfections divines et imprime à la volonté un élan impétueux vers le Bien-aimé [...] qui se dérobe aussitôt. Alors, le sentiment aigre de l'absence de Dieu déchire l'âme comme une flèche qu'on arrache brusquement d'une plaie, et lui cause une peine saignante et savoureuse à la fois. »

De ces « blessures d'amour », il faut bien se garder d'en être guéri, car, par la souffrance que procure l'absence divine, elles excitent à l'amour de Dieu et au désir de faire Sa volonté et elles permettent ainsi de progresser véritablement sur le chemin de la vie spirituelle et d'accroître sa charité.

C'est le propre d'une âme hautement spirituelle que de ne pas trop se soucier d'elle-même et de l'émotion que suscite la présence ressentie de Dieu dans les cœurs, mais de s'occuper seulement de cette présence, ressentie ou non. C'est ce que saint Ignace, dans ses exercices spirituels, nomme la consolation et la désolation. La désolation n'est pas signe de mauvaise santé spirituelle mais permet à la personne de se détacher peu à peu du ressenti qui est centré sur soi pour s'attacher à Dieu lui-même.

Il y a donc des blessures spirituelles, causées par notre propre péché et qui doivent être guéries par la conversion du cœur, et d'autres, causées par Dieu lui-même, qui loin de devoir être guérie, sont au contraire une occasion de grandir dans la vie spirituelle.

Pour ce qui est de la guérison de blessures psychiques, comme de blessures corporelles d'ailleurs, il faut dire avant tout qu'elles ne sont pas nécessaires au Salut, que ce dernier ne suppose pas un corps et un esprit absolument sains.

Je crois nécessaire de rappeler ici que, durant toute notre vie terrestre, nous sommes et demeurons des êtres blessés, marqués jusqu'au jour de notre mort par la blessure que le péché originel a infligée à notre nature.

L'apôtre Paul lui-même, ce si grand saint, affirme dans son épître aux Romains : « *Je ne réalise pas le bien que je voudrais, mais je fais le mal que je ne voudrais pas* » (Rm 7,19). Il parle également de sa fameuse « *écharde dans la chair* » sur laquelle nous reviendrons.

La mort elle-même, conséquence du péché, est une blessure infligeant au corps et à l'âme une séparation qu'ils n'auraient pas dû connaître. Ainsi, il serait tout simplement utopique de croire que nous pourrions guérir, au cours de notre vie, de toutes les blessures que chacun porte en lui.

Et pourtant, cela n'empêche pas Dieu de nous donner la grâce du Salut, et cela n'empêche pas l'homme d'œuvrer pour son salut, en cherchant à faire, aussi bien que possible et selon les limites de sa nature et de sa personne, la volonté du Père.

En effet, le Christ nous l'a enseigné: « *Ce n'est pas en me disant 'Seigneur, Seigneur!' qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux* » (Mt 7, 21).

J'irai même plus loin en disant que **vouloir à tout prix guérir de toutes ses blessures serait non seulement utopique, mais même mauvais, et ce à plusieurs titres.**

1) D'abord parce que l'on céderait au désir mondain du bien-être à tout prix, en refusant toute forme de souffrance, toute croix.

Or, le Christ a été très clair à ce sujet en affirmant: « *Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi ne peut pas être mon disciple* » (Lc 14, 27).

La croix est le lot du disciple de Jésus qui n'est pas plus grand que son maître et qui doit, saint Paul nous l'enseigne, « *accomplir en sa chair ce qu'il reste à souffrir des épreuves du Christ, pour son propre Corps qui est l'Église* » (Col 1, 24).

L'offrande de nos souffrances, de nos blessures vient s'adjoindre comme signe eucharistique à l'offrande en sacrifice du Corps et du Sang du Seigneur par amour pour les hommes, pour les racheter et les sauver.

2) Ensuite parce que l'on se couperait de la réalité en recherchant une situation originelle qui n'est plus d'actualité depuis le premier péché et qui irait bien moins loin que le Salut auquel nous sommes destinés, qui ne se contente pas de nous restaurer comme si le péché originel n'avait pas eu lieu, mais qui nous offre une situation bien plus grande encore en nous donnant « de participer à la divinité de Celui qui a pris notre humanité ».

« *Heureuse faute qui nous valut un tel rédempteur* ». Il ne s'agit pas de se recréer un paradis terrestre en y abolissant toute blessure, toute souffrance, mais de tendre vers la vie éternelle en grandissant sur Terre par la charité.

3) Enfin, il ne serait pas bon de vouloir guérir à tout prix de toute blessure psychique ou physique parce que, comme l'affirme saint Paul « *lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (2 Co 12; 10).

L'expérimentation et la reconnaissance de nos blessures nous rappellent en effet sans cesse que nous ne sommes pas indépendants, que nous avons besoin de Dieu, que nous avons besoin des autres.

Et c'est alors, dans cette reconnaissance de nos faiblesses, de nos blessures, que nous écartons l'orgueil pour entrer dans une véritable humilité, condition nécessaire à l'accueil en nous de la grâce qui seule nous rend vraiment fort, car elle nous rend fort de la force même de Dieu.

Dans l'état actuel de la nature humaine, nos blessures sont rendues nécessaires à l'accueil du Salut, de la guérison totale et définitive de notre âme, de notre esprit et de notre corps.

Charles Baudelaire, dans « *Les Fleurs du Mal* » s'adresse ainsi au Seigneur: « *Soyez béni mon Dieu, qui donnez la souffrance comme un divin remède à notre impureté* ».

Bien sûr, il ne s'agit pas là d'exalter la souffrance et de refuser de prodiguer les soins nécessaires à celui qui souffre. Soigner les malades, compatir à leurs souffrances, nous comporter en bons Samaritains, c'est un œuvre de miséricorde dont parle le Christ dans l'Évangile à propos du Jugement dernier: « *J'étais malade et vous m'avez visité* ». Pas « *vous m'avez guéri* », ni même « *soigné* ». La compassion importe plus que l'efficacité de la guérison.

Nous sommes tous appelés, et c'est notre devoir, à panser les blessures de nos frères, mais il faut être au clair sur le fait que si nos blessures psychiques ou physiques sont permises par Dieu, c'est qu'elles ont leur utilité dans l'économie du salut, et que si nous les offrons au Seigneur avec patience et charité, Dieu peut en faire les sources de grâces immenses pour notre Salut et celui de nos frères.

De grands Saints ont été marqués de blessures physiques ou psychiques importantes, qui leur ont permis, comme pour Paul, d'être forts parce qu'ils étaient faibles.

- Saint Benoît-Joseph Labre, à l'absence d'hygiène et à la vermine proverbiales, avait été renvoyé du noviciat de l'abbaye de Sept-Fons « *à cause de ses peines d'esprit qui donnaient à craindre pour sa tête* ».

- Le bienheureux Louis Martin, père de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a fini sa vie dans la folie.

- Le saint curé d'Ars avait un tempérament angoissé à l'extrême.

- Saint Padre Pio, Marthe Robin et d'autres mystiques ont été affectés de maladies mystérieuses que la science n'a jamais été en mesure de guérir et dont ils ont souffert toute leur vie.

La liste est longue.

Les stigmates, dont ont été marqués saint François d'Assise et saint Padre Pio ne sont-ils pas eux-mêmes des blessures infligées à leur corps par le Seigneur? N'ont-ils pas été, comme signe des blessures du Christ par lesquelles nous sommes guéris, les sources d'innombrables conversions?

Retrouvons ici saint Paul et son « *écharde dans la chair* » qui me semble être une illustration très parlante de notre propos: « *Et les révélations que j'ai reçues sont tellement exceptionnelles que, pour m'empêcher de me surestimer, j'ai dans ma chair une écharde, un envoyé de Satan qui est là pour me gifler, pour m'empêcher de me surestimer. Par trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'écartier de moi. Mais il m'a déclaré: « Ma grâce te suffit: ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse. » Je n'hésiterai donc pas à mettre mon orgueil dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi* » (2 Co 12, 7-9).

« Ma grâce te suffit: ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse ».

La demande de Paul au Seigneur est bien humainement compréhensible. Le mal reste un mal, la blessure une blessure, et nous devons demander à en être délivrés. Mais la réponse du Seigneur est extraordinaire: « *Ma grâce te suffit* ». La blessure n'est pas un empêchement à la grâce, au contraire, ici, elle permet, comme faiblesse, à la puissance de Dieu de donner toute sa mesure.

Ainsi, chers amis, nous avons vu qu'il ne faut pas faire de la guérison des blessures un absolu. Elle n'est pas non plus un préalable nécessaire à la vie de la grâce en nous, à l'amitié avec Dieu, à l'accueil du Salut.

Autrement, quel désespoir ce serait pour tous ceux qui ne guérissent pas de telle ou telle blessure, de telle ou telle maladie corporelle ou psychique. En revanche, s'il ne faut pas en faire une nécessité, la guérison, comme la blessure elle-même, peut être un signe du Salut, et même une participation de celui-ci.

Tout au long des Évangiles, nous voyons le Christ, grand Thaumaturge par excellence, qui guérit tout au long de ses pérégrinations des malades, des lépreux, des aveugles etc. Le Christ est le médecin par excellence. Il va même jusqu'à ramener à la vie son ami Lazare.

Mais ces guérisons, si spectaculaires, si miraculeuses soient-elles, ne sont que partielles dans la mesure où rien n'empêche que ces miraculés aient pu souffrir d'autres maux et où Lazare a bien dû mourir pour de bon avant d'entrer dans la joie de son maître.

Les miraculés de Lourdes, pas si nombreux au demeurant en comparaison du nombre de malades qui y vont en pèlerinage, ne sont pas exempts d'autres souffrances, d'autres blessures, d'autres maladies, pas plus que de la mort.

Il faut donc voir ces guérisons, non comme une finalité ultime, mais comme un signe du Salut à venir et déjà commencé.

Un passage de l'évangile selon saint Matthieu illustre bien notre propos : *« Jésus monta en barque, traversa le lac et alla dans sa ville de Capharnaïm. Et voilà qu'on lui apportait un paralysé, couché sur une civière. Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : « Confiance, mon fils, tes péchés sont pardonnés. » Or, quelques scribes se disaient : « Cet homme blasphème. » Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : « Pourquoi avez-vous en vous-mêmes des pensées mauvaises ? Qu'est-ce qui est le plus facile ? De dire : 'Tes péchés sont pardonnés', ou bien de dire : 'Lève-toi et marche' ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir, sur la terre, de pardonner les péchés... » alors, il dit au paralysé : « Lève-toi, prends ta civière, et rentre chez toi. » L'homme se leva et rentra chez lui » (Mt 9, 1-7).*

Ici, Jésus ne commence pas par guérir le paralytique qu'on lui présente, il lui dit : *« Tes péchés sont pardonnés »*. Puis, voyant le cœur endurci de certaines personnes présentes, il guérit le paralytique pour montrer par un acte d'autorité visible qu'il a le pouvoir divin de pardonner les péchés, ce qui est nettement moins spectaculaire, mais tellement plus grand dans la mesure où il s'agit là de la restauration de l'alliance avec Dieu, qui donne accès au Salut éternel.

La guérison est bien sûr belle en elle-même puisqu'elle restitue au corps une capacité qui lui permet de remplir son rôle au mieux, mais elle est surtout un signe du pouvoir de Jésus de restaurer la grâce dans les âmes.

La guérison est aussi, par la reconnaissance qu'elle fait naître dans le cœur de celui qui est guéri, mais aussi de ceux qui en sont témoins, un chemin de conversion. Elle peut être, en ce sens, le « dé clic » pour se laisser emplir par la charité. Elle peut provoquer un retournement radical du cœur et mettre quelqu'un sur le chemin de Dieu.

Car, au final, c'est toujours Dieu qui sauve et qui guérit, même lorsqu'il se sert de médiations humaines. Si, à certains moments, nous pouvons avoir la faiblesse de croire que c'est par nos mérites que les grâces sont données, rappelons-nous la parole de Jésus dans l'évangile selon saint Luc : *« Vous*

aussi, quand vous aurez fait tout ce que Dieu vous a commandé, dites-vous : 'Nous sommes des serviteurs quelconques : nous n'avons fait que notre devoir. »

C'est toujours Lui, qui, par le ministère confié à l'Église, agit à travers nous. Toute mission, tout charisme, sont confirmés par l'Église, par les Pasteurs à qui l'Église donne la mission de transmettre ce qu'elle a reçu du Sauveur.

Ambroise Paré, père de la chirurgie moderne affirmait sans ambiguïté : « *Le médecin soigne, Dieu guérit* ». Et lorsqu'après leur sacre, les rois de France guérissaient les écrouelles, ils disaient en touchant les malades : « *Le roi te touche, Dieu te guérit* ».

Puisque Dieu seul guérit, et qu'il est absolument libre, nous devons veiller à toujours respecter cette souveraine liberté. Il peut guérir qui il veut, quand il le veut, mais nous ne devons pas attendre la guérison comme un automatisme obéissant systématiquement à des actes rituels, même l'imposition des mains.

Adopter une telle attitude reviendrait à « tenter Dieu », à « le mettre à l'épreuve », selon l'expression de Jésus lors des quarante jours au désert. Après les deux premières tentations, « *le démon le conduisit à Jérusalem, il le plaça au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi à ses anges l'ordre de te garder ; et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Jésus répondit : « Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu » (Lc 4, 9-12).*

Le seul acte de guérison spirituelle dont nous soyons sûrs qu'il s'accomplit systématiquement, c'est, avec le sacrement des malades, l'absolution donnée par le prêtre lors de la confession.

Jésus lui-même nous en donne l'assurance dans l'évangile selon saint Jean : « *Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux son souffle et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus » (Jn 20, 22-23).*

Au moment où le prêtre prononce *in Persona Christi* les paroles : « *Et moi, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je te pardonne tous tes péchés* », nous sommes alors certains que, quelles que soient nos blessures physiques et psychologiques, nous sommes totalement guéris spirituellement et que la grâce vit en nous comme au jour de notre baptême.

Ce n'est pas pour rien que l'on nomme le Sacrement de Pénitence et de Réconciliation et le Sacrement des Malades des sacrements de guérison. Il n'est d'ailleurs pas rare que ce dernier apporte une amélioration non seulement psychique mais physique à celui qui le reçoit.

De la guérison de l'âme peut alors découler celle de l'esprit, voire même celle du corps, mais la guérison de l'esprit ou du corps n'opérera jamais en soi la guérison de l'âme et ne suffit en aucun cas à donner le salut.

Puisque c'est dans la Tradition de l'Église, jointe aux Saintes Ecritures, que nous pouvons trouver la voie du Salut, je livre à votre réflexion, en guise de conclusion, les Principes et fondements des *Exercices Spirituels* de saint Ignace :

« L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu Notre Seigneur, et par là sauver son âme, et les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme, et pour l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il est créé. D'où il suit que l'homme doit user de ces choses, dans la mesure où elles l'aident pour sa fin. Et qu'il doit s'en dégager, dans la mesure où elles sont, pour lui, un obstacle à cette fin.

Pour cela, il est nécessaire de nous rendre indifférents à toutes les choses créées, en tout ce qui est laissé à la liberté de notre libre-arbitre, et qui ne lui est pas défendu ; de telle manière que nous ne voulions pas, pour notre part, davantage la santé que la maladie, la richesse que la pauvreté, l'honneur que le déshonneur, une vie longue qu'une vie courte et ainsi de suite pour tout le reste, mais que nous désirions et choissions uniquement, ce qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés ».

+ Raymond CENTÈNE
Évêque de Vannes

Enseignement donné à la session de formation des responsables du Renouveau Charismatique
"Eveille-toi, toi qui dors... et sur toi luira le Christ" pour la Province Bretagne - Pays de Loire, le samedi
26 novembre 2011.